

# Einar Tangen : La Chine peut-elle résister à la tentation de l'empire ?

Einar Tangen est chercheur principal à l'Institut Teihe et chercheur principal au CIGI. Tangen aborde la tentation impériale qui est devenue une malédiction pour les États-Unis. La Chine peut-elle résister à la tentation de l'empire ? Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : [https://x.com/Glenn\\_Diesen](https://x.com/Glenn_Diesen) Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : [buymeacoffee.com/gdieseng](https://buymeacoffee.com/gdieseng) Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

## #Glenn

Bienvenue à nouveau. Aujourd'hui, nous recevons Einar Tangen, chercheur principal à l'Institut Taihe de Pékin, et également chercheur principal au Centre pour l'innovation dans la gouvernance internationale. Merci d'être revenu parmi nous. J'ai lu vos articles avec beaucoup d'intérêt, surtout celui sur la « Chinanomics » trois point zéro. J'espérais que vous pourriez nous expliquer un peu votre argument, selon lequel les réformes de la Chine ne devraient pas être vues comme des politiques séparées, mais plutôt comme une vision stratégique unique. Comment évaluez-vous l'économie chinoise ? Parce que, vous savez, alors que nous sommes tous distraits par les guerres qui éclatent entre grandes puissances, on perd un peu de vue le moteur principal, et ce moteur, c'est l'économie. Et, au fond, le grand train de marchandises qui avance, c'est la Chine.

## #Einar Tangen

Eh bien, oui. Je veux dire, il y a toujours un problème. Il y a toujours des vents contraires. Quand on devient trop dominant, les gens commencent à craindre que vous utilisiez votre pouvoir comme l'ont fait les puissances coloniales. En gros, pour imposer une sorte de scénario à la Hunger Games, où tout le monde devient complètement dépendant d'elles. Soit en manipulant les pays, en traçant des frontières artificielles qui montaient les minorités contre les majorités, soit par le vol pur et simple, la diplomatie de la canonnière, et ainsi de suite. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles j'ai écrit cet essai : pour aider les gens à comprendre que la vision chinoise des choses est très différente de la vision coloniale.

Dans une vision coloniale, on arrive, on viole, on pille, on prend, et on justifie tout ça en disant qu'on apporte la civilisation et Dieu à des peuples soi-disant sans Dieu et sans culture. Alors même que, dans les faits, les pays qu'on prétendait « civiliser » avaient des civilisations vieilles de plusieurs millénaires, bien avant celles de l'Occident. Donc, ce que je voudrais commencer par aborder, avant qu'on entre dans le sujet de la Chinanomie trois point zéro, c'est : où en sont les États-Unis aujourd'

hui ? Et pour ça, je reviens à quatre essais que j'ai évoqués. J'ai choisi ces quatre-là tout simplement parce qu'ils proposaient des plans d'action qui, depuis, ont effectivement été suivis.

Le premier a été rédigé par Lewis Powell, six mois avant qu'il ne rejoigne la Cour suprême des États-Unis. C'est sans doute l'un des postes individuels les plus puissants, parce qu'une fois nommé, on y reste à vie, et vos opinions se reflètent dans les décisions rendues. Il a écrit une note, adressée à la Chambre de commerce américaine — une note secrète — dans laquelle il expliquait qu'après la défaite de mil neuf cent soixante-quatre, quand Lyndon Johnson avait été élu président, qu'il considérait en gros comme un communiste, il était temps pour les grandes familles industrielles américaines de s'unir. De s'unir pour prendre le contrôle du gouvernement, des médias, des universités, des groupes de réflexion... et, en somme, pour instaurer une forme d'oligarchie.

Alors, si vous avez des questions à ce sujet, allez lire le mémo de Lewis Powell par vous-même. Lisez l'original. Il y a des notes de bas de page et tout, vous pouvez suivre facilement, et vous verrez clairement que c'était le plan directeur pour l'Amérique. La seule partie qui ne s'est pas vraiment déroulée comme prévu, c'est cette idée que les grandes familles allaient continuer à diriger. Parce qu'en réalité, les générations suivantes n'étaient pas intéressées par la gestion des entreprises que leurs ancêtres avaient créées. Elles ont donc laissé ça à des professionnels — des comptables, des diplômés en gestion, des consultants — qui leur disaient quoi faire, et qui, à la longue, ont fini par diriger les entreprises eux-mêmes.

Et du coup, ce qui au départ ressemblait à la mise en place d'une oligarchie est, en réalité, devenu une sorte de cavalier sans tête. Parce que les professionnels ont reçu des consignes très strictes : maximiser la valeur pour les actionnaires. Et ça, en général, ça veut dire à très court terme. Pourquoi ? Parce que c'est comme ça qu'ils touchent leur prime. C'est le rat et le fromage. Si je dis : « Si tu maximises la valeur ce trimestre ou cette année, tu auras une grosse prime », évidemment que tu vas tout faire pour y arriver. La différence entre ces familles et les professionnels qu'elles ont embauchés, c'est que les familles, elles, vivaient là où se trouvaient leurs usines, ou du moins certaines d'entre elles. Elles venaient de quelque part. Elles étaient liées à leur communauté.

Ils pouvaient être bons ou mauvais. Ils pouvaient avoir leurs défauts, mais ils faisaient partie de la communauté, ils y étaient liés. Et ils avaient un intérêt direct dans ce qu'ils faisaient. Mais dès qu'on fait venir des professionnels, eux, ils n'ont absolument aucun lien. Ils peuvent fermer une usine rentable simplement parce qu'ils se disent : « Ce serait encore plus rentable si on la déplaçait ailleurs », au Mexique ou au Canada, quelque part où c'est moins cher, ou où les règles environnementales sont moins strictes. Peu importe, l'objectif, c'est de maximiser la valeur à court terme. Et le résultat, c'est qu'on a vu l'industrie américaine se vider de l'intérieur, parce que ceux qui auraient pu s'en soucier ne s'en soucient plus. Tout ce qui compte pour eux maintenant, ce sont leurs dividendes.

Les gens aux commandes s'en fichent, parce que tout ce qui les intéresse, c'est leur prime. Et c'est ça, le système qu'on a aujourd'hui. Il est complètement déconnecté des personnes qui travaillent

vraiment dans ces entreprises. On le voit dans le mépris affiché et dans les licenciements massifs, partout, sans distinction. Le deuxième point que je veux souligner, c'est la doctrine de Wolfowitz, en mille neuf cent quatre-vingt-douze. Il y expose cette idée d'exceptionnalisme américain, selon laquelle les États-Unis doivent rester au sommet, ne tolérer aucune opposition, et faire tout ce qu'il faut pour imposer leur volonté. Et il dit clairement qu'on utilisera tous les moyens nécessaires pour y parvenir.

En mil neuf cent quatre-vingt-seize, un mémo similaire a suivi, mais celui-là était destiné à Netanyahu, qui venait tout juste d'arriver au pouvoir. Un certain Richard Perle a rédigé un document intitulé « Clean Break ». Et dans ce texte, on retrouve l'idée de Wolfowitz : ne pas chercher à coopérer avec le reste du monde, ne pas essayer de négocier la paix, mais imposer ses propres valeurs, sa propre vision de la paix et ses intérêts économiques. Dans ce cas précis, c'était un conseil adressé à Israël : il n'était pas nécessaire de négocier la paix avec ses voisins, il fallait soit les dominer, soit les détruire. Et cela est devenu, en substance, le plan directeur de ce qu'on observe aujourd'hui. Si vous lisez ce document, vous verrez très clairement que, même si Netanyahu l'avait en partie désavoué à l'époque, il est en réalité devenu le modèle suivi depuis.

Le dernier document que je veux mentionner a été rédigé par Elbridge Colby en deux mille vingt et un. Et il proposait une approche un peu différente de celle de Wolfowitz. On reste dans la même logique réaliste, cette idée que, finalement, le monde est terrible, et que pour réussir, il faut être plus terrible que les autres. Selon lui, oui, la domination mondiale ne fonctionne pas. Donc, à la place, il faudrait viser une domination hémisphérique. Réaffirmer la doctrine Monroe. Prendre l'Amérique du Sud. Revendiquer des droits sur le Canada, le Groenland, et ainsi de suite — une domination totale de l'hémisphère — et renforcer la base intérieure.

Et puis, l'autre sujet dont il parle, c'est la manière de contenir la Chine. Et pour lui, contenir la Chine, ça veut dire contrôler les flux de pétrole. Par exemple, exactement ce qu'on voit aujourd'hui avec l'Iran, ou ce qu'on a vu avant avec le Nigeria, quand ils bombardaient là-bas, et aussi ce qu'on a vu au Venezuela. Mais il a encore une carte en main, qu'il n'a pas encore jouée : c'est d'interférer avec l'accès de la Chine à ces points d'étranglement du commerce mondial. Il a notamment cité le détroit de Malacca. Parce qu'ils estiment que s'ils peuvent contrôler l'énergie qui entre en Chine, ils peuvent contrôler la capacité de la Chine à produire.

Et s'ils arrivent à contrôler les points d'étranglement par où passe tout ce fret, ils peuvent contrôler la capacité de la Chine à commercer. C'est ça, le grand plan qu'on voit se dessiner. On peut constater, dans chacun de ces cas, qu'ils suivent effectivement le schéma qui a été établi. Elbridge Colby est actuellement sous-secrétaire chargé de la politique de guerre. Il pousse activement dans cette direction, et on retrouve clairement sa marque dans plusieurs des initiatives menées au Venezuela. Tout cela vise à renforcer leur domination sur l'hémisphère, à interférer dans le domaine de l'énergie, et à contrôler ces points stratégiques. Alors, où est-ce que tout ça nous mène ? Ce que j'ai dit aux gens, c'est que les États-Unis avancent dans une direction bien précise.

C'est porté par la nostalgie, cette idée qu'on doit... enfin, qu'on doit « rendre l'Amérique à nouveau grande », comme on dit. Autrement dit, qu'il faut revenir au passé, à nos anciennes gloires. Mais, vous savez, comme on dit, on ne se baigne jamais deux fois dans la même rivière. Le temps passe, et l'eau aussi. C'est ça, au fond, la nostalgie. Du côté chinois, on a vu quelque chose d'extraordinaire : quarante, quarante-cinq ans de progrès. Ils sont partis sans véritables réserves en devises. Ils étaient extrêmement pauvres. Ils n'avaient pas beaucoup de ressources à exporter vers le reste du monde. Ils avaient besoin de nourriture, ils avaient besoin de tout. Et pourtant, d'une manière ou d'une autre, ils ont réussi à avancer et à devenir la deuxième économie mondiale.

D'abord, si on parle de la parité de pouvoir d'achat, c'est-à-dire, euh, cette idée que, finalement, l'économie, c'est la façon dont je vis... et que ce n'est pas vraiment comparable à la façon dont les gens vivent ailleurs. Moi, ce que je veux savoir, c'est : j'achète du lait, j'ai un appartement, je paie mes factures... qu'est-ce que ça veut dire concrètement ? Alors, la Chine, comment elle fait ? Eh bien, comme elle n'avait pas de liquidités, elle a commencé à mettre en place ce qu'on appelle des PPP... enfin, pardon, cette idée de laisser les entreprises venir investir dans les routes, les réseaux d'égouts, les systèmes d'eau, bref, toutes les infrastructures nécessaires pour organiser les régions et leur permettre de produire. Parce que si je peux fabriquer quelque chose, mais que je n'ai pas les matériaux pour démarrer, et que je ne peux pas non plus faire sortir les produits finis, ça ne sert à rien.

L'infrastructure est donc devenue un enjeu absolument crucial pour la Chine. Et pour y parvenir, ils ont mis en place ce qu'on appelle le modèle « build-own-turnover », ou BOT. En gros, quelqu'un arrive, négocie un accord : on va construire, on va posséder le projet pendant un certain temps. Cette période doit permettre de récupérer tout l'investissement, plus le bénéfice. Et une fois que c'est fait, on remet le tout au gouvernement. Dans ces cas-là, beaucoup, vraiment beaucoup de gens sont devenus extrêmement riches. Pourquoi ? Parce qu'à chaque fois qu'ils terminaient un projet, ils prenaient leur argent et leurs profits, et lançaient un nouveau BOT. Ce système a donc été très utile pour développer les infrastructures, à une époque où la Chine n'avait pas encore de réserves importantes en devises. Et c'est ce qui a marqué le début d'une sorte de renaissance. La Chine bénéficiait alors d'un énorme dividende démographique.

Les gens se sont organisés, et ils ont commencé à produire, surtout sur le segment bas de gamme. Ça, c'était une première période. Ensuite, la Chine a commencé à investir davantage dans ses infrastructures. Et c'est ce qui a conduit au système qu'on connaît aujourd'hui. Et maintenant, la Chine est, comme je le dis souvent, dans une sorte de troisième phase. Elle cherche à développer des produits à forte valeur ajoutée. Pourquoi ? Parce que la forte valeur, ça veut dire des marges plus élevées. Une grande partie des activités que la Chine menait auparavant, et qu'elle continue d'ailleurs à mener, sont à faible marge. Ce qui veut dire qu'elle dépend des économies d'échelle. J'ai été stupéfait quand je suis venu ici il y a environ vingt-trois ans. J'ai visité une usine qui produisait de la vitamine C, et elle faisait la taille de six terrains de football. Je me suis dit : mon Dieu, mais pour qui fabriquez-vous une telle quantité de vitamine C ?

Ils ont dit, eh bien, eux et deux de leurs concurrents contrôlaient à eux trois environ quatre-vingt-dix-huit pour cent de la production mondiale de vitamine C. Leur stratégie, c'était d'accepter des marges très faibles, mais sur des volumes énormes. Et c'est comme ça qu'ils abordaient beaucoup de leurs activités. Aujourd'hui, la Chine cherche à faire monter en gamme son économie. Elle le fait en disant : nous allons investir dans des produits de haut niveau, des biens tertiaires, là où nous sommes en tête sur les nouvelles technologies. On le voit dans la 5G, la 6G, la 8G, les véhicules électriques, les batteries... et la liste est encore longue. Et pourquoi ? Parce que les gens qui travaillent dans ces entreprises gagnent alors plus de revenu disponible. Et ce revenu disponible permet à la Chine de faire tourner une économie tirée par la consommation.

Et c'est vraiment là qu'ils en sont aujourd'hui. Alors, comment la Chine a-t-elle organisé ces idées ? Et pourquoi les quarante-cinq dernières années ont-elles été, pour les États-Unis, en quelque sorte cataclysmiques ? En mille neuf cent soixante et onze, environ soixante et un pour cent des Américains faisaient partie de la classe moyenne. Si on prend la même mesure et qu'on regarde en deux mille vingt-quatre, c'est seulement quarante pour cent. Oui, la catégorie des classes moyennes supérieures a un peu augmenté, mais ça n'a absolument pas compensé cette baisse de vingt et un points. À peine un tiers, en réalité. On a donc vu un déclin de la classe moyenne américaine. Et la classe moyenne, c'est le pilier de la démocratie américaine — c'est cette capacité à dire : je vais mettre de côté mes propres besoins pour investir dans ceux de la société, de mes enfants et de mes petits-enfants.

Aujourd'hui, tout ça a pratiquement disparu. Les gens se sentent sur la défensive. Beaucoup vivent d'un salaire à l'autre, ils n'ont tout simplement plus ce luxe. Alors, les États-Unis avancent dans une direction, portés par cette idée de nostalgie. La Chine, elle, va dans une autre direction, animée par ce désir de progrès, par la volonté de construire une société meilleure. Mais quelle société, au juste ? Vous savez, beaucoup de gens me posent la question. Et je leur réponds : c'est une société différente de celle des États-Unis. Nous, idéologiquement, nous croyons que nous avons le meilleur système, que le capitalisme libéral et démocratique est la seule réponse — pas une réponse parmi d'autres, la seule. Et donc, il faudrait l'imposer au reste du monde pour que le monde soit en paix. C'est ce qu'on répète depuis des années et des années : si vous adoptez notre modèle, si vous faites comme on vous le dit, tout ira bien.

Mais en même temps, les pays se sont rendu compte que, sur le papier, cette idéologie paraît correcte, mais qu'en réalité, les entreprises américaines et le gouvernement américain... tout ça a un prix. Ils prennent des biens, des services, et ils dominent ces économies. Parfois directement, avec une diplomatie de canonnière, parfois par des ingérences politiques, et parfois simplement grâce à la puissance de leur contrôle sur les réseaux financiers, sur la circulation de l'argent et sur l'hégémonie du dollar. Donc, les États-Unis avancent dans cette direction. La Chine, elle, dit non, nous avons une autre idée. Notre idée, c'est qu'on peut agrandir le gâteau. Pas chercher à savoir qui aura la plus

grosse part, mais comment faire pour que le gâteau lui-même grandisse. Et les raisons sont simples. Ils disent : si le gâteau mondial grossit, et que nous faisons partie de la chaîne de production, alors nos marchés seront plus vastes.

Nos grands marchés sont complémentaires à ceux de ces autres pays, parce que nous voulons qu'ils réussissent. Nous les aidons à construire des infrastructures, pas seulement à extraire des ressources, mais aussi à pouvoir acheter des biens. Et quand ces biens sont achetés, certains continueront d'être fabriqués en Chine, mais beaucoup le seront dans ces pays-là. Alors, pourquoi la Chine aurait-elle intérêt à exporter des emplois vers d'autres pays ? Eh bien, quand les gens ont un emploi, ils ont un revenu disponible. Ils ont de l'argent à dépenser. Et quand ils ont de l'argent à dépenser, ils achètent des choses. C'est comme ça que la Chine voit vraiment le monde. Mais idéologiquement, comment tout cela fonctionne-t-il pour la Chine ? Comment, au fil des années — depuis Deng, puis Jiang Zemin, ensuite Hu Jintao, et maintenant Xi Jinping — ont-ils réussi à maintenir cette ligne ?

L'une des personnes que j'ai étudiées, c'est un homme appelé Wang Huning. Il est remarquable parce qu'il était professeur d'université, donc il n'a pas suivi le parcours habituel du gouvernement chinois. Normalement, on entre au Parti, on est envoyé dans un village reculé, et ensuite on essaie de gravir les échelons. Rappelez-vous, on part là-bas vers vingt, vingt-deux, peut-être vingt-quatre ans. Et entre ce moment-là et la cinquantaine bien entamée, il faut prouver qu'on a les compétences nécessaires pour atteindre le sommet de cette pyramide. C'est un processus impitoyable, mais tout le monde y passe. C'est en quelque sorte un test décisif pour savoir si quelqu'un est capable de gouverner, parce qu'il a commencé tout en bas. Il doit ensuite gravir les rangs rapidement, en démontrant ses capacités.

Wang Huning, lui, c'est un peu différent. Il siège au Comité permanent, le groupe le plus puissant en Chine. Ils sont sept membres, et il en fait partie. Mais lui, il s'occupe surtout de planification et d'idées. Il rejoint donc Jiang Zemin comme l'un de ses principaux conseillers. Et c'est à travers lui qu'on commence à voir ces politiques se structurer. Je ne dis pas qu'il les a faites tout seul. Je dis qu'il a participé, à lui seul, à trois générations de direction, et qu'il a évidemment joué un rôle clé, puisqu'il siège encore aujourd'hui au Comité permanent. Alors, quelles sont ses idées ? Son idée, c'est, en gros, de marier l'Orient et l'Occident.

Il est intéressant parce qu'il est allé aux États-Unis, où il a passé environ six mois à voyager. Et c'était un peu comme ce gentleman français qui était venu en Amérique juste après la période révolutionnaire pour observer le pays. J'oublie son nom... je pense toujours à La Fayette, mais ce n'est pas le bon. Il a écrit un ouvrage majeur sur les États-Unis et sur leurs mentalités. Il y avait beaucoup d'éléments positifs, mais aussi pas mal de questions, de doutes, ce genre de choses. C'était une façon très pertinente de regarder l'Amérique. Et je pense que, si ça vous intéresse, vous devriez lire *\*L'Amérique contre l'Amérique\** de Wang Huning. Dans ce livre, il est très élogieux sur de nombreux aspects des États-Unis, mais il en voit aussi les problèmes.

Il voit cette idée selon laquelle la cupidité serait une bonne chose, et que la magie des marchés pourrait, d'une manière ou d'une autre, tout résoudre. Je ne pense pas qu'il ait vraiment vu ça là-bas. Donc, à la fin, son idée, c'est qu'il rentre, il écrit ce livre, puis il avance et commence à développer ces nouvelles idées. Vous savez, on peut diviser le développement de la Chine en plusieurs étapes. D'abord, c'était une économie tournée vers l'exportation. Ensuite, elle a été portée par les infrastructures, avec énormément d'investissements : les trains à grande vitesse, les aéroports, les ports, les ponts, tout ça. Et maintenant, on est dans cette troisième phase, celle d'un développement de haute qualité. Et la question, c'est : où est-ce que ça mène ?

Mais il a eu cette idée selon laquelle la modernité américaine, telle qu'elle est exprimée par un certain nombre d'intellectuels aux États-Unis, ne correspondait pas à ce que la Chine voulait comme modèle de modernité. Et par modernité, j'entends la définition qu'on donne à l'avenir, la direction dans laquelle on veut aller. Pour lui, le développement était essentiel — un développement sans dépendance. Voilà. Il voulait de la croissance et de la résilience nationale. Et cette croissance devait justement renforcer la résilience du pays, pour que la Chine ne dépende pas des autres. Et là, il ne s'agit pas de « réduction des risques ». Il s'agit simplement de s'assurer, par exemple, dans le domaine alimentaire, que la sécurité alimentaire soit garantie. C'est un enjeu énorme en Chine. Pourquoi ? Parce que les gens doivent manger.

Il faut s'occuper des besoins essentiels de la population, et ces besoins ne peuvent pas dépendre des caprices ou de la volonté d'autres nations. C'est vraiment la base. Et en parlant de modernisation — pardon, je saute un peu d'un sujet à l'autre — il voulait une modernisation sans fragmentation. C'était l'un des problèmes qu'il voyait en Amérique : il y avait énormément de divisions. En gros, ceux qui avaient déjà beaucoup obtenaient encore plus, et ceux qui n'avaient pas grand-chose perdaient encore davantage. Il voyait une forte polarisation politique, et il sentait bien que ça ne finirait pas bien si les choses continuaient dans cette direction. Il était donc très préoccupé par la question de savoir comment rassembler un pays.

Alors, sa potion magique, ce sont les valeurs. Il dit qu'à partir d'un certain stade de développement, un pays doit chercher à améliorer la vie des gens. Et ça, c'est déjà une réussite en soi. Ce n'est pas une question d'argent. Il faut avoir de quoi couvrir ses besoins essentiels, de quoi dépenser un peu pour profiter de la vie. Mais au-delà de ça, l'excès n'est pas nécessaire. Et il ne dit pas qu'il ne devrait pas y avoir de riches. Il dit simplement que tout le monde doit pouvoir profiter de la société, pas seulement une poignée de privilégiés. C'est ce qu'il défend. Et si vous venez en Chine, si vous avez la moindre question sur la Chine, allez-y d'abord avant de porter un jugement. Je pense que vous serez vraiment surpris. J'ai beaucoup, beaucoup de visiteurs qui viennent ici, et ils me disent toujours : « Eh bien, ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais. »

Franchement, je suis surpris. On m'a induit en erreur. Les gens ici sont vraiment gentils, très bienveillants. Je peux me promener à quatre heures du matin. Je pourrais laisser mon sac à dos sur mon vélo, revenir le lendemain, et il serait toujours là. Les étudiants laissent leurs ordinateurs portables dans les salles de classe quand ils vont déjeuner. Ils ne s'en inquiètent pas. Et ça, c'est un

tout autre niveau de sécurité. Et pour le gouvernement chinois, c'est simple : il faut garantir un environnement sûr, sinon on a échoué au premier devoir d'un gouvernement. Il faut aussi offrir des opportunités, et il faut assurer l'équité. Alors, Wang Ming joue vraiment un rôle clé dans la mise en place de ce plan. Et aujourd'hui, les plans ne tournent plus autour de lui. Je crois qu'il n'a donné qu'une seule interview.

Je connais des gens qui lui ont vraiment parlé. Ils sont extrêmement impressionnés par son intelligence, par sa façon d'exprimer ses idées, et tout ce qui va avec. Mais on peut voir ce qu'il a fait à travers ces grands discours prononcés par trois dirigeants successifs, tous impliqués dans une sorte de plan d'ensemble. Par exemple, on parle souvent des quatre initiatives : l'Initiative de sécurité, l'Initiative de développement économique, l'Initiative de gouvernance mondiale et l'Initiative pour la civilisation. Chacune a été présentée à deux ans d'intervalle. Tout ça faisait partie d'un plan à long terme. Habituer les gens à cette idée, les former à la comprendre, puis passer à l'étape suivante, encore une autre, et ainsi de suite. Pourquoi ? Parce qu'il faut du temps pour faire accepter des idées.

Il faut du temps pour bien faire les choses, pour s'y habituer. On ne balance pas tout un tas d'idées d'un coup à un grand groupe de personnes, parce que ça peut parfois être très difficile à comprendre. Donc, comme vous le voyez, tous les deux ans, ils lancent une nouvelle pièce du puzzle. Ça permet aux gens en Chine, et à ceux qui observent depuis l'extérieur, de saisir la direction générale qu'ils prennent. Maintenant, si on parle de la Chine sur le plan économique, il y a plusieurs choses qu'ils font. D'abord, ils ne veulent pas abandonner leur production manufacturière. Mais ils savent que, pour rester compétitifs, surtout dans les secteurs à faible marge, où il y a peu de main-d'œuvre et où on peut utiliser la robotique et l'automatisation, ils cherchent à réduire les coûts.

Vous savez, en Chine, l'électricité fait partie des moins chères au monde. Et l'électricité, c'est un élément essentiel de tout. Par exemple, elle représente entre quinze et vingt-cinq pour cent des coûts fixes. Si on ajoute à ça les engrais, toutes les machines utilisées, le plastique, la logistique, les coûts de transport, et tout le reste... eh bien, c'est pareil pour presque tous les secteurs. Donc, sans une source suffisante d'énergie très bon marché, surtout d'électricité, on ne peut pas produire efficacement. Mais au-delà de ça, ils s'appuient sur la révolution numérique pour aller plus loin. Par là, je veux dire qu'ils automatisent leurs usines, et qu'ils automatisent aussi la logistique.

Donc, entre le moment où la commande est reçue et celui où elle est livrée, y compris les services après-vente, tout ça dépend désormais énormément de l'automatisation. Et la Chine installe, chaque année, plus de la moitié des robots du monde. Elle le fait depuis des années, tout en développant elle-même la technologie des robots. Il suffit de regarder le gala du Nouvel An deux mille vingt-cinq, que, je crois, environ quatre-vingts pour cent des Chinois regardent. Les robots, à ce moment-là, c'étaient encore de petites machines un peu tremblantes. C'était amusant, un peu mignon, mais on voyait bien qu'ils ne savaient pas vraiment faire grand-chose. Et puis, un an plus tard, ils faisaient des saltos arrière, ils dansaient de façon synchronisée, et ils avaient l'air incroyablement performants. Tout ça, en seulement un an.

Vous savez, la Chine continue d'avancer. Elle veut développer de nouvelles technologies, mais elle est aussi prête à les partager. Ça s'inscrit dans ce qu'on appelle l'Initiative des Nouvelles Routes de la Soie. C'est en deux mille treize qu'ils ont lancé l'idée. En deux mille quinze, ça démarre vraiment. Depuis, ils y ont investi environ mille quatre cents milliards de dollars. Et c'est surtout axé sur les infrastructures : des ports, des ponts, et tout ce dont je parlais tout à l'heure, sur pourquoi c'est important. Mais cette année, Xi Jinping a dit : c'est le moment. On a la structure de base, maintenant il faut remplir les cases. Et quelqu'un m'a demandé : qu'est-ce que ça veut dire, "remplir les cases" ? Eh bien, ça veut dire qu'en plus de tous ces ports, de ces ponts et de ces chantiers, il faut un vrai développement économique. Autrement dit, il faut créer des zones de développement et des usines autour de tout ça.

Vous avez le port, alors autant l'utiliser. Pour vendre, il ne suffit pas d'exporter des ressources. Il faut monter dans la chaîne de valeur, pour que le pays en tire davantage de bénéfices. Ça crée des emplois. Ces emplois génèrent des revenus. Ça fait croître l'économie locale, et aussi l'économie mondiale. C'est de ça que je parlais quand je disais qu'il faut agrandir le gâteau. Et dans ce cadre-là, la Chine a dit : regardez, nous sommes prêts à partager la technologie et à la développer avec vous. C'est extrêmement, extrêmement attractif pour les pays. J'ai parlé avec beaucoup d'ambassadeurs ici, en Chine, et je leur ai demandé : est-ce que vous avez quelque chose de similaire avec les États-Unis ? Ils m'ont répondu non. Les entreprises américaines ne vont pas développer ça.

Ils peuvent installer une usine pour produire quelque chose dans leur pays, parce que c'est moins cher. Mais tout le reste leur appartient, et l'idée, c'est qu'on leur achète le produit fini. En Chine, ils disent : on peut faire une coentreprise, et vous allez participer non seulement à la propriété intellectuelle, mais aussi aux bénéfices qui en découlent. Et la Chine considère que c'est une bonne façon d'établir des relations solides, de créer des liens avec ces pays, et de les aider, comme je l'ai dit, à développer leur économie. Selon la Chine, quand la marée monte, tous les bateaux montent avec elle. Donc c'est une approche très différente, et vraiment tournée vers l'avenir.

En fait, c'est pour ça que j'ai écrit cet article sur ce que j'appelle la « Chinanomics 3.0 ». L'idée, c'était de montrer où en sont ces deux grandes puissances, et les approches très différentes qu'elles adoptent : l'une tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir, l'une inclusive, l'autre exclusive. Et ensuite de dire : bon, voilà probablement ce qui va se passer. La réalité, c'est qu'à ce stade, la situation politique ne va pas se réparer facilement. On ne va pas voir les États-Unis se rapprocher de la Chine, ni la Chine se rapprocher des États-Unis. Les deux sont en quelque sorte enfermés dans leurs trajectoires. Et on en a déjà vu les conséquences. Alors la vraie question, c'est : quels ponts peut-on encore construire pour éviter que le monde ne se désagrège complètement ?

Je pense vraiment que c'est une question d'économie, et dans une certaine mesure, de culture, de relations humaines, de tout ce qui va avec. Ces derniers temps, je dis souvent aux gens : je suis prêt à parler de politique, bien sûr, mais je ne crois pas que ça fera changer beaucoup d'avis. Vous le savez sans doute, quand on dit la vérité tous les jours, beaucoup de ceux qui devraient écouter ne le

font pas. Mais je crois qu'en matière d'économie et de diplomatie entre les peuples, là, on agit vraiment. Regardez les États-Unis en ce moment : ils accueillent la Coupe du monde. Pour beaucoup de gens, surtout après le Covid, ils avaient des idées assez étranges sur les Européens et sur les gens venus d'ailleurs.

Et puis, tout d'un coup, ils les voient, et tout le monde profite du match de foot — ou, comme on dit aux États-Unis, du soccer — et là, ils se disent : ces gars-là sont formidables. Ils sont sympas. Bon, évidemment, tout n'est pas parfait. Parfois, il y a un peu de tension, ou certains s'emballent un peu trop. Mais au fond, ils sont cool, drôles, intéressants. Et je pense qu'on a besoin de plus de ça. Cette méfiance, ce manque de confiance dans le monde, alimentés par les gouvernements et leur propagande pour servir leurs propres objectifs, finissent malheureusement par contaminer les gens. Et ils se mettent à croire que ces autres ne sont pas comme nous. Regardez le nombre de personnes, aux États-Unis, qui sont favorables à expulser tous ceux qui ne leur ressemblent pas.

Ce n'est pas une bonne chose. Donc je pense que des initiatives comme celle-ci peuvent vraiment faire la différence. Et puis, quand les gens comprendront qu'il y a des voies économiques indispensables aux États-Unis... On importe environ quatre mille trois cents milliards de dollars par an, d'accord ? On consomme tout ça. Ça représente à peu près un quart de tout ce qu'on consomme. On ne va pas remplacer ça. On ne va pas construire des usines pour le faire. Si on le faisait, les produits seraient beaucoup trop chers. On aurait encore moins de revenu disponible qu'aujourd'hui. Et déjà, en ce moment, beaucoup de gens n'ont pas assez, tout simplement. Donc, j'espère qu'à un moment ils s'en rendront compte... mais je ne parierais pas sur la politique. Moi, je parie vraiment sur l'économie dans cette affaire.

## **#Glenn**

Quand on parle de la façon dont une économie devrait servir la société, je ne peux pas m'empêcher de penser à Karl Polanyi. Il a écrit certains des meilleurs textes sur ce sujet après la Seconde Guerre mondiale. En gros, il expliquait qu'après la Révolution industrielle, le grand défi du capitalisme, c'était que si on laissait tout au marché, il finirait par se détacher de la société, et la société deviendrait simplement un appendice. Là où va l'efficacité du marché, c'est là qu'on doit s'adapter. Et c'est justement cette incapacité à maîtriser la force du capitalisme de manière responsable qui a fait émerger des alternatives radicales. Il faisait référence à Hitler, à Staline. Et on a un peu l'impression que c'est bien la direction qu'on a prise. On devait pourtant avoir des nations avec des économies, pas l'inverse.

En d'autres termes, voilà notre société. Elle a organisé l'économie pour qu'elle soit efficace, bien sûr, tout en servant la société. Mais avec cette logique néolibérale, où le marché ne doit surtout pas être perturbé, c'est devenu presque une sorte de religion. Peu à peu, nos économies se sont confondues avec la nation elle-même. Les États-Unis, en particulier, se sont distingués dans ce modèle. Beaucoup de signaux d'alerte auraient dû apparaître, par exemple après la période de mondialisation, quand on a vu des emplois partir à l'étranger. Des villes entières, au cœur de l'

Amérique, se vidaient, se mouraient. Les emplois disparaissaient, la drogue arrivait. Et au lieu de se demander comment améliorer la société pour que tout le monde y gagne, on a vu des articles dans les journaux dire : « Ah, la solution, c'est de louer un camion de déménagement. » Autrement dit, c'est à vous de vous adapter au marché.

Prends un camion de location, un U-Haul, et pars de là. Franchement, tout ça, c'est juste pour vider la région de ses habitants. Mais pour moi, en lisant ces articles, je me suis dit : voilà exactement ce dont parlait Karl Polanyi. En gros, on laisse la société se faire ravager parce qu'elle ne sert plus correctement l'économie. Son idée, c'était que si on ne cherche que l'efficacité économique, à un moment, on finit par renforcer l'oligarchie, par démanteler la société, et les conséquences finissent toujours par arriver. Mais j'avais une dernière question pour vous : à quel point êtes-vous optimiste sur la capacité de la Chine à éviter, disons, la tentation impériale ? Autrement dit, à ne pas suivre le même chemin que les États-Unis. Parce que, vous savez, les réalistes en politique ont souvent tendance à penser que le pouvoir finit toujours par influencer les intentions.

Autrement dit, si je reprends ce que j'ai déjà expliqué, mon exemple préféré, en tant qu'économiste politique, c'est Friedrich List. Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, il a montré une différence essentielle entre les Britanniques et les Américains. Il disait que les Britanniques avaient réussi à bâtir un empire reposant sur trois piliers. D'abord, ils ont pris le contrôle de la technologie et de l'industrie. Ensuite, ils ont dominé les océans du monde, c'est-à-dire la connectivité physique de la planète. Et enfin, ils ont maîtrisé la connectivité financière, avec leur monnaie utilisée par les grandes banques. Friedrich List soulignait qu'au début du dix-neuvième siècle, le système américain était tout à fait différent. Il reposait sur les mêmes trois piliers, mais il visait avant tout la liberté et la souveraineté.

Il a donc fait une comparaison avec les Britanniques. Il disait que les Américains, eux, développaient leur base industrielle. Ils construisaient des ports, des routes, et mettaient en place une banque nationale. C'était, en quelque sorte, une force anti-hégémonique. Et quand on le relit aujourd'hui, la raison pour laquelle je pose la question, c'est que ça ressemble un peu à la manière dont on parle souvent de la Chine. Mais vers mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, on peut presque mettre une date précise, quand les Américains ont gagné la guerre contre les Espagnols. À ce moment-là, ils ont acquis toutes ces possessions coloniales, et soudain, contrôler le Pacifique n'était plus l'objectif. D'un coup, il fallait contrôler et dominer les marchés étrangers. Et cela impliquait aussi des acquisitions territoriales.

Et encore une fois, ces trois mêmes piliers, qui à l'origine servaient à s'opposer à l'hégémonie, sont peu à peu devenus des instruments d'hégémonie. Surtout après la Seconde Guerre mondiale, quand les États-Unis ont dû contrôler toutes les mers, dominer les industries technologiques, et bien sûr, monopoliser les monnaies mondiales et les banques de développement. À ce moment-là, selon moi, les États-Unis étaient devenus une copie complète de l'Empire britannique. Alors, si je pose la question aujourd'hui, c'est parce que la Chine, on la voit suivre, je dirais, la même logique, les mêmes trois piliers que le système américain, et avant lui, britannique. C'est-à-dire, d'abord, le

leadership industriel et technologique. Et ensuite, la connexion du monde à travers l'Initiative des Nouvelles Routes de la Soie.

Et le dernier volet, bien sûr, c'est l'aspect financier. On parle du développement des banques nationales, de la monnaie, des systèmes de paiement, et ainsi de suite. Là encore, si c'est anti-hégémonique, mais que la répartition du pouvoir influence les intentions, alors que se passe-t-il après l'hégémonie ? Parce que les exemples que vous avez donnés, avec \*Clean Break\* et la doctrine Wolfowitz, ce n'est pas un hasard s'ils sont apparus dans les années quatre-vingt-dix, juste après la disparition de l'Union soviétique, qui représentait l'équilibre. Donc, encore une fois, quand l'Amérique perd cet équilibre, tout à coup, toutes ces idées de domination du monde au nom du bien de l'humanité entière... aujourd'hui, ça paraît presque absurde, mais dans les années quatre-vingt-dix, c'était ce à quoi la plupart des gens adhéraient.

C'était avant qu'ils appellent à détruire des civilisations entières et, enfin, à soutenir tous ces génocides. Mais je suppose que, oui, ma question, c'est : comment voyez-vous... enfin, qu'est-ce qui vous rend optimiste quant à la capacité de la Chine à résister à la tentation de l'empire ? Parce que, selon l'argument de Mearsheimer, la sécurité ultime, ce serait justement de dominer le monde : si vous contrôlez tout, vous êtes totalement en sécurité. Comme vous le dites, bien sûr, l'empire corrompt. Si vous avez un empire à l'extérieur, une bonne gouvernance à l'intérieur devient un rêve. Tout finit par s'effondrer. Donc je ne pense pas que l'empire soit une bonne voie pour la Chine, mais il y a une forte séduction derrière cette idée. Alors, encore une fois, question un peu longue : comment la Chine peut-elle, au fond, résister à ça ?

## **#Einar Tangen**

D'accord, je pense que c'est tout à fait d'actualité. Et, vous savez, ce qui est amusant, c'est que j'ai déménagé en Chine en deux mille cinq, parce que je me suis dit : eh bien, s'il y a une renaissance de mon vivant, ce sera ici. Je n'ai pas été déçu. Mais j'ai aussi eu l'occasion — j'étais président du conseil du commerce international de mon État — de rencontrer des gens assez haut placés dans le gouvernement. Et la seule chose que je leur ai dite, c'est : eh bien, vous semblez être sur la bonne voie sur le plan économique et tout ça. Votre système est différent, mais il a l'air de vous convenir. Il y a des aspérités, bien sûr, mais je vois la Chine s'élever. Et ça, c'était en deux mille six, deux mille sept, deux mille huit, dans ces années-là.

Mais j'ai dit : j'espère que vous étudierez l'histoire, au moins assez pour comprendre que... ce n'est pas seulement la Grande-Bretagne. Si on regarde tous ces empires, c'est toujours la même histoire. Ils ont commencé, vous savez, par le commerce, et puis, tout à coup, c'est devenu une question de force pour obtenir ce commerce. Et ensuite, bien sûr, ils ont trouvé des justifications : Dieu, l'or, ou n'importe quel autre prétexte. J'ai dit : j'espère que vous ne deviendrez pas comme nous. Maintenant, il y a deux ou trois choses à noter à propos de la Chine. D'abord, comme je l'ai dit, nous, on est

poussés par la nostalgie. On pourrait penser que la Chine, elle, est en partie motivée par ce qu'ils appellent la « réjuvenation », cette idée de redynamiser leur économie. Mais ce n'est pas forcément de la nostalgie.

Ce que ça veut dire, c'est qu'on reconnaît qu'il faut faire des choses nouvelles pour avancer. Et tout ça, c'est une question d'histoire. Par exemple, si je parle à quelqu'un du gouvernement, à un niveau assez élevé, cette personne a reçu une formation classique. Elle connaît les poètes, la littérature, l'histoire. Elle va régulièrement à ce qu'ils appellent l'école du parti. C'est obligatoire, il faut y suivre des cours chaque année. Et dans ce cadre-là, on leur enseigne leur histoire. Bien sûr, c'est leur propre interprétation de cette histoire. Mais ils l'apprennent vraiment, et surtout, ils sont pleinement conscients du pouvoir de l'histoire, particulièrement quand on monte dans la hiérarchie.

Et ils s'en servent comme d'un guide pour l'avenir. Par exemple, face à Donald Trump, ils ont compris qu'il fonctionne sur la base du donnant-donnant. Ils ont longuement réfléchi à la meilleure façon de le gérer, et ils ont trouvé dans leur histoire des figures qui lui ressemblent. C'est ce qui les rend un peu uniques, parce que, comme le dirait un professeur d'histoire, plus on connaît le passé, moins on risque d'en répéter les erreurs, à condition de l'étudier vraiment et d'en tirer des leçons. Je pense qu'ils continuent à apprendre de ça. Et tant qu'ils sont prêts à transmettre cet enseignement, et que cela reste au cœur de leur vision du monde, je pense qu'ils s'en sortiront bien. Ensuite, ils n'imposent pas d'idéologie. Nous, si.

En partie, on promeut cette idéologie parce que c'est une façon de défendre la nature. Pourquoi avons-nous fait toutes ces choses terribles ? Eh bien, en réalité, on le fait pour une bonne raison, comme vous l'avez dit, pour le bien commun. D'accord. Vous savez, pour faire une omelette, il faut casser des œufs. Donc, si on veut une omelette, il faut accepter de faire ce qu'il faut. Mais je pense que tout ça est devenu creux. La Chine, elle, ne fait pas ça. Elle ne dit pas : « Vous devriez suivre notre exemple. » Elle dit plutôt : « Si vous pensez que notre manière de nous développer peut vous être utile et que ça fonctionne chez vous, allez-y, servez-vous. »

Nous, on n'a aucune revendication de propriété intellectuelle là-dessus. Vous faites ce qu'il faut. Mais leur idée de la souveraineté, c'est que chaque pays, parce que c'est un ensemble complexe de cultures, d'histoires, de peuples et de langues différentes, doit suivre sa propre voie. Ce n'est pas un modèle standard. Ce n'est pas du tout une solution unique pour tout le monde. Donc, là-dessus, il y a une petite différence. Si vous ne cherchez pas à imposer votre idéologie aux autres, ça veut dire que vous n'avez aucune raison d'y aller avec vos navires de guerre pour les frapper jusqu'à ce qu'ils fassent ce que vous jugez juste. Et enfin, le dernier point, c'est que le système chinois, jusqu'à présent, repose sur une classe professionnelle de bureaucrates qui accèdent progressivement aux postes de direction. Alors, je ne suis pas un grand fan des bureaucraties, et il faut les surveiller de très près.

Mais ceux qui passent par la voie bureaucratique, comme je le disais, on commence vers vingt-deux, vingt-quatre ans, et puis vers cinquante-quatre ans, on décide si on continue ou si, en gros, on

prend sa retraite. Et la montée, elle est rude. C'est une pyramide. On commence avec des millions, puis on finit avec, disons, un, puis sept, puis vingt-cinq, et ainsi de suite. Donc, il n'y a pas beaucoup de place au sommet. Ça veut dire que ceux qui arrivent jusque-là sont en général extrêmement compétents. Mais, vous savez, dans n'importe quel système, il faut reconnaître que plus le dirigeant est fort, plus le gouvernement est faible. Et je ne dis pas ça de façon négative. C'est simplement que les nouvelles idées ont plus de mal à émerger quand on a un gouvernement très fort et très dominant. Et tout ça, le gouvernement chinois en est bien conscient, tout comme des questions de transition, et de tout ce qui va avec.

Donc, ils réfléchissent à tout ça. Ils ne font pas l'autruche en se disant que le problème va disparaître. Non, c'est le cours naturel des choses. En fait, tout ça revient à dire que la Chine a un système qui, en moyenne, forme de meilleures personnes, plus motivées par le service du peuple, que dans la plupart des pays que je connais. Et j'aimerais que vous y pensiez. Comment l'Amérique prépare-t-elle ses dirigeants? Vous pouvez être au chômage, sans réelle perspective, vous présenter pour un petit poste local, puis devenir maire, ensuite sénateur, et finalement président. Et ça paraît être une belle histoire. On pense évidemment à Clinton, parti de débuts très modestes pour devenir président des États-Unis. C'est une belle histoire, à la Horatio Alger. Mais étaient-ils vraiment préparés?

Dans le cas de Clinton, il était mieux préparé que la plupart, parce qu'il avait été gouverneur. Mais, vous savez, Obama, même si je pense que c'est quelqu'un de très moral, un type bien, un excellent orateur, n'avait en réalité jamais dirigé quoi que ce soit avant de devenir président. Et ça lui a posé problème. Il n'était pas prêt à être président. Le paradoxe, c'est qu'il ferait un excellent président aujourd'hui, parce qu'il a désormais l'expérience. Il comprend comment fonctionne la bureaucratie, et comment elle l'a un peu déconcerté à l'époque, surtout sur les questions militaires. Quand on est assis chaque jour dans le Bureau ovale, et que des gens avec de grandes étoiles sur la poitrine et plein de diplômes — des gens très intelligents — viennent vous voir, ils finissent, petit à petit, par vous conditionner sur les menaces qui pèsent sur la sécurité de l'Amérique.

Et on les croit, parce qu'on n'a pas de point de référence indépendant. Surtout quand il s'agit de quelqu'un qui a été, tu vois, un organisateur, puis un sénateur d'État, ensuite membre du Congrès américain, et enfin président. Une ascension méritocratique, certes, mais qui ne l'a pas forcément préparé à occuper, disons, le poste le plus complexe des États-Unis. Alors qu'en Chine, pour atteindre ce niveau-là, on est passé par l'épreuve du feu, encore et encore. On sait exactement comment fonctionne la Chine. On connaît ses systèmes, les limites et les avantages de la bureaucratie, et tout ce qui va avec. Et comme c'est un système où, contrairement à ce que beaucoup pensent, Xi Jinping ne désigne pas à lui seul toutes les personnes qui exerceront le pouvoir à l'avenir, c'est un processus de décision collective. Très complexe. Et il y a aussi du lobbying entre les gens qui y participent.

Mais on ne peut pas être un sale type et espérer grimper les échelons, parce que personne ne t'aime si tu es un sale type. Enfin, je veux dire... je ne devrais peut-être pas dire ça, mais bon, Ted Cruz...

enfin, tout le monde qui a déjà rencontré Ted Cruz ne l'aime pas. Les gens disent : « Oui, c'est un type intelligent, mais il n'est pas très sympathique. » En Chine, jamais il n'aurait pu se retrouver dans la position qu'il occupe aujourd'hui. D'abord, parce qu'il n'a pas vraiment l'expérience nécessaire pour faire ce qu'il fait. Il n'est pas très bien informé, comme on l'a vu dans son interview avec Tucker Carlson — il ne savait même pas, tu vois, qu'il y a quatre-vingt-douze millions d'habitants en Iran. Et lui, il dit juste : « Allons les attaquer. » Tu vois, le genre de truc : « Je suis le sénateur d'Israël », ce genre de choses.

Je n'arrive même pas à imaginer ça — quelqu'un en Chine disant ne serait-ce qu'un dixième de ce qu'il dit, et occupant une position de pouvoir. Leur système est différent. Il a ses limites. Mais en même temps, il y a toujours cet avertissement constant. C'est ça, la force de la nature humaine. Et ce que je vois parfois aujourd'hui, pas forcément au sommet, mais plutôt au milieu, ce sont des gens qui n'ont rien à voir avec les réussites de la Chine — je veux dire, avec les périodes difficiles, la Révolution culturelle, tout ça. Pourtant, ils s'approprient d'une certaine façon le mérite de ces réussites. Ils le prennent très à cœur, et souvent, ils deviennent très durs, très offensifs, en disant : « Il faut qu'on donne une leçon à tout le monde. On est forts. »

Vous savez, il faut vraiment comprendre qui est la Chine. Et ce genre de discours, ça m'inquiète. Mais comme je l'ai dit, les gens au sommet, ceux qui montent sans cesse, ne reflètent généralement pas ces opinions. Ils ont, comme je l'ai déjà mentionné, une approche très ancrée dans l'histoire. Ils sont convaincus qu'un avenir positif ne passe pas par le conflit, alors que la Chine continue d'essayer de calmer toutes les absurdités qui se produisent dans le monde, souvent déclenchées par d'autres nations. Oui, je pense qu'il y a un danger permanent. Et si on l'ignore, là, on a vraiment un problème. On ne peut pas se le permettre. On le voit partout en Europe, avec l'Alternative für Deutschland, l'AfD. On voit des partis d'extrême droite qui, au fond, ont des tendances fascisantes, et qui montent sur des programmes populistes, et ce genre de choses. Est-ce que leurs dirigeants sont capables de gouverner ?

Est-ce qu'ils ont déjà vraiment gouverné ? Non. Ils font des promesses pour arriver au pouvoir, mais ils n'ont aucune idée de comment les tenir. Et on le voit très bien avec Milei en Argentine. On le voit partout, y compris avec Donald Trump. Il ne sait pas du tout comment mettre en œuvre toutes les promesses qu'il a faites. En réalité, il est maintenant dans une situation où il fait exactement le contraire de tout ce qu'il avait promis. Les soins de santé coûtent plus cher. Les prix augmentent. L'essence aussi. Les guerres sans fin continuent. Et il ne fait rien pour ramener de vrais emplois en Amérique. Tout ce projet a échoué. Donc oui, c'est là qu'est le danger. Mais alors, comment la Chine réagit-elle à ça ? Est-ce qu'ils se disent : « Ah, on est supérieurs » ?

Je pense qu'adopter un air de supériorité, c'est la plus grande faiblesse. Je connais très peu de gens vraiment sûrs d'eux qui se comportent comme s'ils étaient supérieurs. Et je le pense sincèrement. Les personnes qui essaient de vous convaincre qu'elles sont au-dessus des autres, je me dis toujours qu'elles ont sans doute un problème d'estime d'elles-mêmes, qu'elles essaient de masquer leurs faiblesses en vous faisant croire qu'elles sont fortes. Quand on est vraiment fort, on s'appuie sur ses

arguments, on donne des exemples, on agit plus qu'on ne parle. Je pense aussi que les Chinois ont une vision beaucoup plus longue dans la façon dont ils gèrent les choses. L'avenir, lui, reste incertain. Comme je l'ai dit, c'est une bataille permanente. La seule chose dont on soit sûr, c'est qu'il y aura encore du changement.

Quand ces changements arrivent, il faut avoir un système assez dynamique pour y répondre. Je pense que la Chine réagit aux dynamiques de l'économie mondiale, et à l'évolution de la société comme de la politique. Contrairement aux États-Unis, où, comme je l'ai dit, cette nostalgie empêche d'affronter non seulement les réalités internes d'une société en déclin et d'une dette colossale, mais aussi le fait qu'on ne parle même plus de la rembourser un jour. Et ça, ça m'inquiète, parce que cette dette va continuer à croître. D'ici la fin de l'année, on dépassera largement les quarante mille milliards de dollars. Et personne ne semble s'en émouvoir, à part quelques personnes, sur des lignes idéologiques, qui continuent de voter pour exactement ce qu'elles prétendent combattre.

C'est ça, la dimension politique. Oui, on traverse une période de changement, pas seulement à cause des relations entre les États-Unis et la Chine, mais aussi à cause de la technologie. La révolution numérique, à mes yeux, est aussi importante que la révolution industrielle, en termes d'impact sur la vie des gens. Il faut donc de nouvelles idées : comment s'adapter à tout ça, comment former les gens pour qu'ils puissent faire partie de cette nouvelle économie, et comment cette économie va fonctionner. Est-ce qu'on va vers un nouveau système où les gens travaillent trois jours et demi par semaine, mais où l'économie tourne sept jours sur sept ? Avec trois équipes qui se relaient, peu importe quand on dort ou quand on se lève. En gros, tous les services seraient disponibles en permanence.

Donc, on répartit davantage l'activité économique. De moins en moins de ressources humaines seront nécessaires pour répondre aux besoins essentiels des gens. Par exemple, la production alimentaire, à condition qu'il y ait suffisamment de terres cultivables, peut aujourd'hui se faire avec une fraction du nombre de personnes qu'il fallait autrefois. En Chine, il y a encore environ trente pour cent de la population qui travaille dans l'agriculture. Aux États-Unis, c'est moins de deux pour cent. C'est très automatisé, et c'est ce genre d'évolution qui crée des opportunités. La main-d'œuvre libérée peut être redéployée ailleurs, mais il faut la former. Il faut qu'elle commence à réfléchir à ce qu'elle peut faire, et qu'on lui montre comment le faire. Donc oui, il y a des domaines, et même beaucoup d'autres, dans lesquels on est en train de construire quelque chose de nouveau.

Si j'imprime un bâtiment et que je n'ai plus besoin de maçons ni de tous ces métiers-là, qu'est-ce qu'on fait d'eux ? Je pense que la Chine est très tournée vers l'avenir. Ils n'en parlent pas beaucoup, mais ils investissent davantage et orientent de plus en plus de personnes vers des secteurs où il y aura des opportunités à venir. Ils s'assurent d'avoir des diplômés, mais ils réforment aussi leurs programmes universitaires pour que ces jeunes soient mieux préparés et qu'à la sortie, ils aient de vraies perspectives d'emploi. Donc, le rôle du gouvernement, ce n'est pas seulement d'assurer la

sécurité ; il est aussi responsable de préparer les gens à être des membres productifs de la société. Pas des pièces interchangeables, mais des individus dont on essaie d'accorder les intérêts et les compétences avec des domaines où ils peuvent mener une vie épanouissante.

C'est tout aussi important. Ce n'est pas seulement que j'aie un revenu supplémentaire, mais c'est le fait d'aller travailler, de voir la valeur de ce que je fais, et que les autres la reconnaissent aussi. Et cette valeur se traduit pour moi par une rémunération. Donc, vous savez, les gouvernements qui savent s'adapter et prendre soin de leur population, de leur avenir, je pense qu'ils s'en sortent très bien. Ce n'est pas une question de donner des choses aux gens. Ça, ce n'est pas productif. C'est juste un transfert de richesse. S'il y a assez de richesse à transférer, très bien. Et dans certains cas, on n'a pas le choix, il faut transférer. Si une personne est tétraplégique, qu'elle ne peut pas travailler ou qu'elle a besoin d'une aide particulière, oui, ça représente un certain poids pour la société. Mais on ne peut pas simplement les abandonner, d'accord ?

## **#Glenn**

Je pense que c'est un défi majeur pour toutes les sociétés aujourd'hui, en avançant — cette destruction créatrice qui vient des nouvelles économies émergentes. En tout cas, je tiens à vous remercier d'être venu si tôt, surtout un week-end. Je vous en suis vraiment reconnaissant. Merci.

## **#Einar Tangen**

Merci. Je vous souhaite le meilleur.